

Thomas King



**un Indien
qui dérange**



**L'enquête
d'un Cherokee
obstiné**



Pas une âme à Chinook ne pourrait s'offrir un appartement au Buffalo Mountain Resort, complexe immobilier de luxe au pied des Rocheuses. Même pas le petit studio avec vue sur le parking et le toit du casino. D'ailleurs, personne dans la réserve n'y songe. Tous savent que seuls les riches citadins blancs en mal de nature ou de jeux d'argent pourront se le permettre. Ce projet apporterait du travail aux Autochtones mais, soucieux de préserver leur culture, les activistes des Aigles rouges s'y opposent. DreadfulWater sait tout cela quand le shérif l'appelle pour prendre les photos d'un mort retrouvé dans un appartement-témoin, mais il refuse d'emblée le coupable tout désigné. Il faut dire que si DreadfulWater a abandonné la Californie et son insigne de flic pour une vie solitaire et peinarde, il n'en a pas oublié pour autant les vieux réflexes du métier. D'autant qu'il aime Claire et que, parce qu'elle le lui demande, il est prêt à reprendre du service. Mais à sa manière, un poil iconoclaste et décalée... Au risque de ne pas se faire que des amis et de devenir, aux yeux de beaucoup de monde, « un Indien qui dérange ».

THOMAS KING est né en 1943 à Sacramento, en Californie, dans une famille cherokee. Connu pour ses travaux sur les Indiens d'Amérique du Nord, il est l'auteur de nouvelles, de plusieurs romans dont *Medicine River* et *La Femme tombée du ciel*, récompensé par le prix du Gouverneur général en 2014, et d'un essai devenu culte au Canada, *L'Indien malcommode*.

« Tour à tour cru et poétique, King est aussi à l'aise avec ses personnages pleins de vie et de drôlerie qu'avec la nature vibrante dans laquelle leurs drames se jouent. » *People*

Thomas King

Un Indien qui dérange

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné*



Liana Levi

*Pour Christian,
qui connaît la joie de dormir dans une camionnette
au beau milieu de nulle part. Au beau milieu de l'hiver.*

1

En attendant que le soleil se lève sur le versant est des Rocheuses, Ora Mae Foreman se détendait sur le balcon du Cascade en compagnie de son thermos de café, d'un sac de donuts enrobés de chocolat et du journal du matin.

– Une vue qui vaut des millions, répétait Sterling Noseworthy aux agents. Voilà ce que vous vendez.

C'était de la foutaise, bien sûr, le genre de salade que Sterling servait volontiers pour galvaniser les troupes. Il fallait le lui accorder, les paysages offerts par le Buffalo Mountain Resort étaient spectaculaires – les montagnes dans votre salon, les denses forêts de pins et d'épinettes, la rivière dévalant le canyon de la Chèvre blanche avant de s'engouffrer dans la faille de Bozeman, la vaste étendue des prairies s'étirant à l'infini sous le ciel immense.

Mais, au-delà des paysages, Ora Mae savait parfaitement ce que promettait le Buffalo Mountain Resort – l'illusion d'échapper à la cohue urbaine au profit d'un sanctuaire en pleine nature, la satisfaction de posséder un havre de paix réservé à l'élite et la sécurité offerte par le gardien en faction dans la guérite principale.

Et la nature était au rendez-vous, c'est le moins qu'on puisse dire. Des endroits où se perdre. Des falaises d'où tomber. Des ours. Des orignaux. Et même, à l'occasion, une meute de loups pour égayer sa journée. Mais en réalité, le complexe, réunissant des immeubles résidentiels et

un casino, n'était pas plus sauvage que Banff, le lac Tahoe et les autres endroits où les riches se rassemblent pour vivre l'aventure en plein air.

Ora Mae n'aurait pas juré que les Indiens avaient eu raison de construire le complexe. Claire Merchant, qui avait fait de Buffalo Mountain l'enjeu principal de l'élection tribale, avait rallié assez de suffrages pour l'emporter. En cours de route, elle avait fractionné le conseil, divisé des familles et détruit des alliances anciennes. Fait ironique, la première victime était Claire elle-même : s'opposant à sa vision de l'indépendance économique, son fils, Stanley – que tout le monde, sauf sa mère, appelait Stick –, avait formé une organisation de militants plutôt mous, les Aigles rouges, qui avait manifesté devant le chantier. Par moments, les protestataires avaient réussi à interrompre les travaux, mais, hormis le jour où quelqu'un avait fait ricocher une balle sur un camion à benne à l'arrêt et envoyé tout le monde se mettre à couvert, il n'y avait pas eu de violence. Que des susceptibilités blessées et des gorges à vif. Et, dans les bouches, le goût amer dont s'accompagne l'obligation de choisir son camp.

Cela dit, ces questions concernaient les Indiens, et Ora Mae s'en souciait comme de l'an quarante. Quand, dans une semaine, le complexe ouvrirait ses portes, son travail consisterait à écouler les lots à toute vapeur.

– Familiarisez-vous avec les lieux, répétait Sterling à tout le personnel. Visitez les appartements témoins. Installez-vous sur le balcon. Imaginez-vous en propriétaire d'un chez-vous comme celui-ci.

Évidemment, aucun agent n'avait les moyens de s'offrir un de ces logements. Même les modestes appartements d'une chambre à coucher situés côté nord, avec vue plongeante sur le toit du casino et le parking, se vendaient plus de deux cent cinquante mille dollars.

Ora Mae en était à la rubrique nécrologique et à son dernier donut lorsque son portable sonna. Quand Sterling avait distribué les appareils aux agents, Ora Mae avait cru que posséder un téléphone cellulaire était le fin du fin. Au cours des deux ou trois premières semaines, elle se dépêchait de le sortir chaque fois qu'il sonnait. Mais elle avait mis peu de temps à se rendre compte que le téléphone, bien qu'utile et mignon, était l'équivalent d'une laisse. Il lui rappelait sa sœur qui vivait à Salt Lake City avec ses quatre enfants. Ils étaient mignons, eux aussi.

À présent, elle haïssait ce satané engin. Chaque fois, elle mettait un peu plus de temps à répondre. En général, c'était Sterling qui l'appelait, et Ora Mae ne se gênait pas pour le faire poireauter jusqu'à ce que l'étang gèle et que les outardes s'envolent vers le sud.

– Où es-tu ?

L'homme avait le savoir-vivre d'une moquette à poils longs. Ora Mae se lécha les doigts lentement. Ils avaient encore le goût du chocolat fondu.

– Au complexe.

– Tout va bien ?

Depuis que les appartements témoins avaient été meublés et pourvus de tous les gadgets dernier cri dont les riches sont incapables de se passer, Sterling redoutait le vandalisme. Chaque jour, depuis deux semaines, quelqu'un du bureau devait partir de Chinook, se rendre au complexe et confirmer qu'il y avait encore du pot-pourri dans les pots et qu'aucun jouet coûteux n'avait disparu. C'était le seul moyen de rassurer Sterling.

– Tu as vu Clarence ?

– Nan.

Clarence Fellows, le neveu de Sterling, était un jeune homme musclé fraîchement émoulu du collège communautaire. Clarence se voyait comme une voiture de sport, surtout quand il s'agissait des femmes. Le moment venu

de travailler, cependant, il était plutôt un vieil autobus aux quatre pneus crevés et à la batterie à plat.

– Il devait jeter un coup d’œil aux appartements témoins, hier.

– Ah bon ?

– Mais il n’a pas donné de ses nouvelles.

– Tu as essayé son téléphone ?

– Le sens des responsabilités, déclara Sterling d’une voix pataugeant dans la crème pâtissière tiède. La première qualité d’un bon agent est le sens des responsabilités.

Ora Mae avait pour politique de se tenir loin des affaires des autres.

– Ne t’en fais pas, Sterling. Tout va bien.

– Pas de problèmes ?

Dans le monde selon Sterling, tout ce qui sortait de l’ordinaire était un problème. Un client insatisfait. Un chèque sans provision. Les inondations, les feux de forêt, les maladies incurables, les taux d’intérêt élevés, les courroies de ventilateur usées, la carie dentaire. Les coupes de cheveux ratées. Sterling aimait que tout soit prévisible et organisé. Sa présence dans l’immobilier était un mystère.

– Aucun.

– Parce que la dernière chose qu’on veut, ce sont des problèmes, pas vrai ?

Question posée uniquement pour la forme. Ora Mae avait renoncé à répondre à ce genre de question avant même de quitter la maison et de mettre le cap sur l’Ouest pour voir du pays et faire fortune. Vingt ans s’étaient écoulés depuis et elle avait effectivement vu du pays.

– N’oublie pas de jeter un coup d’œil dans tous les appartements.

– Clarence prépare peut-être un coup fumant.

Entendant le sourire dans sa propre voix, Ora Mae se demanda si Sterling le percevait, lui aussi. Sans doute pas, se dit-elle. La seule voix qu’écoutait Sterling était la sienne.

– Et rappelle-moi.

Signé Douglas Cardinal, le Buffalo Mountain Resort avait déjà raflé plusieurs prix d'architecture. On saluait les méthodes novatrices employées par Cardinal pour concilier les impératifs d'une station de montagne haut de gamme avec les intérêts des Autochtones et les motifs traditionnels. Le bâtiment principal, celui qu'on apercevait en premier en quittant la plaine pour aborder les contreforts, était le casino, énorme dôme cuivré qui scintillait et chatoyait dans la lumière.

L'immeuble résidentiel s'étendait au sud et à l'ouest. Bien que plus haut que le casino, il se confondait presque avec le versant de la montagne grâce à ses murs de béton gris et à ses vitres teintées.

Sterling avait punaisé au mur, derrière sa table de travail, une photo aérienne de la région. Au ras du sol, on ne distinguait aucune forme particulière. Mais quand on voyait les bâtiments à vol d'oiseau, il apparaissait clairement que Cardinal s'était montré à la fois créatif et terre à terre. Le groupe de bâtiments, pour peu qu'on fasse preuve d'un minimum d'imagination, avait la forme d'un bison dans les hautes plaines.

À contrecœur, Ora Mae se leva et balaya les miettes qu'elle avait laissées sur la table du balcon. Elle plia avec soin le sac qui avait contenu les donuts et le glissa dans son sac à main avec le thermos, puis elle jeta un coup d'œil à ses chaussures pour s'assurer de ne pas salir la moquette en laine pâle.

Pendant un instant, elle caressa l'idée de téléphoner à Sterling pour lui dire que des toilettes bouchées avaient débordé et inondé la moquette, qu'un gros oiseau avait fracassé une fenêtre ou qu'un incendie d'origine électrique avait endommagé une cuisine. Elle éprouva un plaisir éphémère à la pensée de la tête que ferait Sterling, mais elle n'envisagea même pas d'ouvrir son sac à main.

Elle et Sterling Noseworthy, le quatrième ou le cinquième du nom, allez savoir, avaient une chose en commun : ils n'aimaient pas les problèmes.

Les problèmes, avait répété la mère d'Ora Mae à ses filles, étaient comme les hommes : nombreux et jamais bien loin.

Le Cataracte, appartement d'une chambre à coucher long et étroit, avec la cuisine à un bout et le salon à l'autre, était le plus petit des modèles. Ora Mae avait passé pas mal de temps à chercher un bon adjectif pour le décrire, un mot qui pourrait lui servir d'argument de vente. « Douillet » était ce qu'elle avait trouvé de mieux. Ça laissait entendre que l'appartement était un peu trop exigü, certes, mais aussi clair, accueillant et chaleureux.

« C'est si petit, cet appartement, avait un jour déclaré Clarence à Sterling, qu'un homme peut pisser dans les chiottes en se tenant dans la porte d'entrée, les yeux fermés. »

Fanfaronnade typiquement masculine. Ora Mae, qui avait tout entendu dans sa vie, était sûre que le spectacle n'en valait pas la peine. À en juger par les toilettes du bureau, Clarence, debout à l'autre bout de la pièce, les yeux fermés, ne viserait ni mieux ni plus mal que Clarence à côté de la cuvette, les yeux grands ouverts.

En entrant dans le Cataracte, Ora Mae eut la très nette sensation de ne pas être seule.

– Clarence ?

Elle était au courant pour Clarence et Celia Brothers. En principe, c'était un secret, mais les deux seules personnes à ignorer que Clarence et Celia avaient fait la tournée des motels des environs étaient la femme de Clarence, Barbara, et Sterling. Et encore, Ora Mae était d'avis que Barbara savait et qu'elle attendait seulement l'occasion d'arracher le cœur de Clarence.

– C'est toi, Clarence ?

Sur le pas de la porte, Ora Mae huma l'air. Elle détecta une lourde odeur de renfermé. Hormis les effluves de la moquette, des meubles en aggloméré et de la peinture fraîche, il régnait là une odeur pour elle inédite, âcre et douceâtre à la fois. Une odeur désagréable. Une odeur qui la rendit anxieuse et bougonne.

La rumeur voulait que Clarence, à court de motels dans les environs, ait pris l'habitude d'emmener Celia au complexe.

Dans le plus petit des appartements témoins? Mon Dieu! Cet homme n'avait pas plus de romantisme qu'un kleenex.

– Fini de jouer, Clarence.

La chambre était vide et le lit n'avait pas été défait. Le spectacle de Celia et de Clarence nus dans le placard lui fut épargné, Dieu merci. Dans le salon, Ora Mae jeta un coup d'œil par la fenêtre. En contrebas, le toit du casino étincelait de rouge et d'or. Tout autour, le parking asphalté s'étirait à la façon d'une coulée de lave qui, dans sa course jusqu'aux rochers, aux arbres et aux denses herbes des prairies, dévorait tout sur son passage. Debout dans la lumière, Ora Mae se demanda comment elle allait pouvoir convaincre les acheteurs potentiels d'allonger un quart de million de dollars pour un couloir équipé de toilettes griffées. En leur racontant qu'il s'agissait d'un bon placement, probablement.

Ce n'est qu'en se retournant pour se diriger vers la porte qu'elle aperçut l'homme.

– Seigneur!

Il était affalé dans un ample fauteuil à oreilles posé devant la fenêtre, l'air d'être confortablement installé. N'eût été ses yeux qui ne fixaient rien en particulier, Ora Mae aurait pu croire qu'il se détendait en profitant de la paix et de la tranquillité d'esprit que confère un petit bout du Buffalo Mountain Resort.

Pendant qu'elle le dévisageait, elle s'aperçut qu'il y avait un moment qu'elle ne respirait plus. Lorsqu'elle le fit enfin, ce fut par inhalations longues et profondes. Elle en profita pour ordonner à ses épaules de se relâcher et à ses mains de se décrire. Elle avait déjà vu des cadavres, et il y avait longtemps que les hommes, morts ou vivants, ne lui faisaient plus peur.

Ora Mae retourna au Cascade, où elle s'assit, sortit le thermos de son sac à main et finit son café. Il faisait jour, à présent. En regardant Buffalo Mountain prendre vie, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas fait attention au visage de l'homme. Elle n'avait pas l'impression de le connaître, mais elle regrettait de ne pas l'avoir examiné de plus près, de ne pas avoir cherché un portefeuille, une carte de crédit ou autre chose qui révèle son nom.

Ora Mae composa d'abord le numéro de Sterling. Elle ne voulait laisser à personne d'autre le plaisir de lui annoncer la bonne nouvelle. Des problèmes. Elle sourit. Ce garçon n'avait aucune idée de ce que c'était, avoir des problèmes.

Ensuite, elle téléphona au shérif.

Enfin, elle appela Thumps DreadfulWater.

2

Quand l'alarme retentit, le coude de Thumps DreadfulWater partit à la recherche du réveille-matin. C'était un de ces bidules à l'ancienne qu'il fallait remonter. Or il ne se souvenait pas de l'avoir remonté – pas depuis des mois, en fait. Et s'il avait une vague idée de la façon de régler l'appareil, il ne voyait pas ce qui aurait pu le pousser à faire une chose aussi stupide. Il fut donc soulagé de constater que le bruit qui l'avait tiré du sommeil venait du téléphone et non du réveille-matin.

Thumps enfouit sa tête sous la courtepoinette en patchwork et, en roulant sur le côté, atterrit sur la chatte. Freeway ne miaula pas et ne s'écarta pas du chemin, comme l'aurait fait un chat normal. Elle se contenta de grogner et de planter ses griffes dans le ventre de Thumps. Puis elle se rendormit. En cherchant le combiné à tâtons, Thumps se rappela pour la énième fois qu'il devait se procurer un répondeur et couper les griffes de Freeway.

- Je ne suis pas là en ce moment.
- Thumps? C'est Ora Mae.
- Laissez-moi un message.
- Tu n'as pas de répondeur.
- Et je vous rappellerai.
- Arrête de faire l'idiot. Je suis au complexe.
- Attendez le signal sonore.
- J'ai trouvé un cadavre, annonça Ora Mae. Le shérif te fait dire d'apporter ton appareil photo.

Thumps garda le combiné dans la main pendant un moment avant de raccrocher. Un cadavre? À Buffalo Mountain? Peut-être Sterling Noseworthy était-il mort de stupeur dans le hall après avoir pris connaissance du prix des appartements. Non, se dit Thumps, impossible: dans cette éventualité, Ora Mae aurait semblé beaucoup plus joyeuse. D'ailleurs, c'était Sterling lui-même qui avait fixé les prix. Tout ce qui préoccupait l'homme, en ce moment, c'étaient les profits. Et son pourcentage.

Évidemment, Ora Mae ne s'était pas donné la peine de préciser *qui* était mort à Buffalo Mountain. Cette femme était carrément diabolique. Elle savait qu'une aura de mystère était l'une des seules choses capables de tirer Thumps du lit un dimanche matin. La première hypothèse, c'était que les Aigles rouges avaient eu un affrontement avec la police. Mais un affrontement mortel? Peu probable. Stick Merchant avait beau être jeune et passionné, il n'était pas stupide. Et d'ailleurs, si on laissait de côté l'incident

du camion à benne, toutes les manifestations organisées jusqu'ici avaient été pacifiques, à peine plus conflictuelles qu'un pique-nique de bureau.

Freeway s'étira et se mit à lécher le pourtour du nombril de Thumps. Inexplicablement, la chatte prisait cette partie de l'anatomie de son maître.

– Arrête ça.

Pour une chatte, Freeway se montrait plutôt raisonnable. Outre les nombrils, sa seule obsession avait trait aux objets ressemblant à de la ficelle. Au cours de la première semaine de la présence de l'animal sous son toit, Thumps avait constaté que tous les lacets de ses chaussures et de ses bottes avaient été coupés à la hauteur des œillets, comme à l'aide d'un couteau ou de ciseaux. Ses soupçons s'étaient portés sur Freeway, mais il n'en avait eu la preuve qu'en découvrant les embouts durs des lacets dans sa litière. Par la suite, il fut contraint de cacher ses chaussures dans un placard de la cuisine, avec les céréales et les pommes de terre.

Thumps fit bouffer les oreillers, tira sur les draps et arrangea la courtepoinette. Fidèle à son habitude, Freeway, assise par terre, l'observait.

– Tu pourrais me donner un coup de patte, tu sais.

La chatte cligna des yeux et s'éloigna dans le couloir.

– Moi d'abord, lança Thumps.

Précaution inutile, il le savait pertinemment. En arrivant dans la salle de bains, il trouva Freeway debout sur l'abattant, la tête enfoncée dans la cuvette. En plus de sa passion pour les lacets, Freeway entretenait avec l'eau une relation dont la logique échappait à Thumps. Il lui réservait un joli bol en céramique bien lourd qu'il avait lui-même fabriqué dans un vague cours d'expression artistique pendant sa première année universitaire. C'était un bel objet, aux bords ornés de poissons jaunes bien dodus nageant du mieux qu'ils pouvaient dans un épais glacié bleu.

– Voici ton bol, avait-il annoncé à la chatte avec une fierté et une bonne volonté non négligeables. Fait à la main, s’il te plaît.

Si Freeway avait bu dans le bol, Thumps ne l’avait jamais vue faire. Elle préférait les toilettes. Thumps, qui jugeait cette habitude particulièrement dégoûtante, avait tenté de fermer la porte de la salle de bains. Sauf que les portes closes rendaient Freeway complètement folle. Elle les grattait en hurlant, passait une patte en dessous dans l’intention de se glisser de l’autre côté.

Le miroir accroché au-dessus du lavabo était d’humeur revêche. Thumps tourna la tête d’un côté pour voir si, sous un angle différent, l’image serait meilleure. Il commençait à ressembler à son père. Ou, plus exactement, à son père tel qu’on le voyait sur les photos conservées par sa mère. Eugene DreadfulWater était un homme de grande taille, doté d’un cul plat, d’un visage allongé et de lèvres épaisses qu’on aurait dites taillées à l’aide d’un rasoir. Il avait les cheveux courts, le crâne presque rasé. Mais la première chose qu’on remarquait chez lui, disait la mère de Thumps, c’étaient ses yeux. Ils étaient noir de jais et si bridés que, la plupart du temps, ils semblaient fermés.

Thumps avait donc le visage de son père. Mais il avait les cheveux de sa mère. Ceux de son père avaient été noirs et raides, ceux de sa mère, noirs et ondulés. Dans les années 1970, alors qu’il était à l’université, Thumps avait constaté que tant qu’ils ne dépassaient pas ses épaules, ses cheveux ne paraissaient pas si mal. S’il les laissait pousser davantage dans l’intention de se faire une queue de cheval ou des tresses, selon la mode en vogue chez les Indiens souhaitant avoir l’air de vrais Indiens, ils frisaient et formaient des tortillons rebelles qui gâchaient complètement son look. À présent, à l’instar de son père, il les portait courts. Au moins, ils étaient encore noirs, sans la moindre trace de gris.

Thumps examina ses dents. L'un des avantages d'avoir la peau légèrement plus foncée que les personnes qui vous entourent est que vos dents semblent plus blanches qu'elles le sont en réalité. Il tenta de se rappeler la dernière fois qu'il les avait fait détartre. Avant son départ de Californie ? Si longtemps, déjà ?

Thumps se glissa sous le jet de la douche. Bon, d'accord, sa curiosité avait été piquée. Les habitants de Chinook n'avaient pas l'habitude de mourir. Si ses souvenirs étaient exacts, les appartements ne seraient mis en vente que la semaine suivante. Il était donc trop tôt pour que les écolos de Los Angeles et de Toronto débarquent et commencent à s'entretuer pour avoir la meilleure vue. Peut-être s'agissait-il d'un touriste particulièrement prévoyant ayant décidé de se suicider avant l'ouverture du casino et la perte de tout son argent. Mais le policier en Thumps, le policier qu'il avait tenté de laisser en Californie, lui susurra à l'oreille que cette histoire de cadavre à Buffalo Mountain serait plus compliquée.

Bien sûr, la mort était parfois simple. Sans complication. Ordinaire. Infarctus. AVC. Par déformation professionnelle, Thumps tenait pour acquis qu'un meurtre avait été commis. L'homicide avait été son rayon. À l'époque où il était policier, les morts qu'ils croisaient n'étaient jamais passés de vie à trépas de manière naturelle. Ora Mae n'avait rien dit sur le cadavre qu'elle avait trouvé, non ? Thumps avait tout simplement brûlé les étapes.

À pas feutrés, il se rendit à la cuisine. Freeway se faufilait entre ses pieds en se plaignant amèrement de l'heure tardive et de son état de famine.

– Tu as du poids à perdre, de toute façon, grommela Thumps, sans préciser si les mots s'adressaient à la chatte ou à lui-même.

Il ouvrit un placard et en sortit son bol préféré. Un de ses lourds verres était légèrement décalé par rapport aux

autres, et il rectifia sa position en le poussant à droite. L'ordre, devait-il admettre, lui procurait une certaine satisfaction. Les bols étaient à leur place, les verres parfaitement alignés, les couverts empilés avec soin. Les boîtes de céréales étaient rangées selon leur taille.

Debout à cette heure, Claire avait sans doute fini son petit déjeuner. À supposer que des céréales givrées et des tranches de pain blanc grillé puissent être considérées comme un petit déjeuner. Thumps ne concevait pas qu'on puisse entamer sa journée avec seulement des glucides pour se donner de l'énergie et du courage. Gloire au ciel pour les Weetabix. Et le lait de soja.

– Viens, lança-t-il à Freeway en se dirigeant vers l'escalier.

Le sous-sol était humide, frais et sombre, et cette odeur souterraine lui rappelait toujours les huit années qu'il avait passées à Eureka, sur le littoral du nord de la Californie. Il avait aimé la petite ville, en particulier le climat. Gris. Brumeux. Humide. Vert. C'était un endroit isolé, d'accord, mais il aimait se rendre à Clam Beach et parcourir à pied les trois kilomètres qui séparaient la rivière des falaises sans croiser âme qui vive. Ou pousser plus loin, jusqu'à Trinidad Head, pour manger un sandwich sur les quais et regarder l'océan contourner la pointe. San Francisco était à six heures au sud (quand la route était ouverte), et les habitants de la côte étaient plutôt sédentaires. Les touristes montaient au nord, mais c'était un phénomène saisonnier, comme les oiseaux migrateurs et les glissements de terrain.

Situé dans les hautes plaines, Chinook, en revanche, était un endroit froid et sec. En été, la sueur rissolait sur votre visage et laissait un cerne de sel autour de votre cou, et tous les matins on devait ouvrir ses yeux de force, avec ses doigts. En hiver, c'était pire. On devait enduire son corps de crème pour empêcher sa peau de se craqueler. Malgré cette précaution, il suffisait de se frotter les bras

pour générer de la fumée. On pouvait allumer un feu simplement en claquant des doigts.

Mais ce n'était pas pour des raisons climatiques que Thumps avait quitté Eureka pour s'établir à Chinook.

Thumps déverrouilla la porte de la chambre noire. Son nez ne l'avait pas trompé. Le bain d'arrêt avait rendu l'âme. Il vida la cuvette, la lava et la mit à sécher à la verticale, appuyée contre la paroi de l'évier. Freeway, qui adorait la chambre noire, fonça vers les tablettes placées sous l'évier, où Thumps entreposait les bouteilles ambrées contenant des produits chimiques. Lorsqu'elle s'était installée derrière les bouteilles, entre la tuyauterie et le mur à colombages, plus moyen de déloger la chatte avant qu'elle ait fait le plein d'obscurité et de mystère.

– On ne reste pas.

Avant le coup de fil d'Ora Mae, Thumps avait prévu de passer la journée à réaliser des tirages, assis dans le noir devant le vieil Omega D-2, et à faire un peu de ménage dans les épreuves et les négatifs. Ce projet ne l'emballait pas particulièrement, mais, maintenant qu'on le privait de l'occasion de se terrer dans le sous-sol, il se surprit à regretter la perte de ce qu'il considérait à présent comme du temps de loisir. Il s'assit devant le chevalet. Son coin favori. Tranquille, sombre, secret. Il lui arrivait de consacrer des journées entières à un seul négatif, de s'égarer dans les variations de la lumière, de réaliser une succession de tirages jusqu'à obtenir une image parfaite. Et alors, le plus souvent, il en venait à la conclusion que le contraste n'était pas tout à fait au point, que l'encre était trop foncée ou trop pâle, que le papier était trop chaud ou trop froid, et qu'il devait recommencer.

– Viens.

Thumps s'extirpa de la chaise, prit le Leica et le flash Vivitar et glissa l'objectif de soixante-dix millimètres dans son sac.

– Tu veux une friandise ?

« Friandise » était l'un des rares mots que Freeway connaissait. Ou plutôt l'un des rares mots qui avaient de l'intérêt pour elle. Elle franchit la porte d'un bond et gravit les marches en courant. En arrivant dans la cuisine, Thumps la trouva juchée sur le poteau à gratter, où elle se lamentait en exécutant sa danse féline.

N'ayant pas vu Claire depuis plus d'une semaine, Thumps tenta de se rappeler s'ils s'étaient raccommodés ou non. Claire était une femme géniale, mais, disons, tendue. À cause de son boulot, surtout. Il comprenait. Cheffe du conseil tribal et mère célibataire, Claire était sans cesse soumise à des pressions et, hélas, elle n'était pas du genre à déléguer ses responsabilités.

Ou ses souffrances.

Et entre le conseil tribal et son fils adolescent, elle avait sa large part des deux. Stick n'était pas un mauvais bougre. Intelligent, enthousiaste et, la plupart du temps, chiant à mort. Seulement, Thumps aurait souhaité que Claire fasse la différence entre ses sentiments pour son fils et pour lui. Quand elle était en colère contre Stick, c'est Thumps qui écopait. Quand Thumps la contrariait, elle s'en ouvrait à Stick. Thumps avait la très nette impression que Claire ne pouvait s'occuper que d'un homme à la fois, et il avait parfois du mal à se rappeler lequel des deux était dans ses bonnes ou ses mauvaises grâces.

Il prit dans le placard la boîte de friandises pour chat et plaça, juste sous le nez de Freeway, une minuscule croquette brune à l'odeur de poisson.

– Madame est servie. Et pas la peine d'en redemander.

Jetant un coup d'œil par la fenêtre, Thumps constata qu'une autre belle journée de ciel bleu à perte de vue se préparait. Le brouillard et l'humidité lui manquaient. Le soleil était surfait. Freeway avala goulûment sa friandise et se mit à danser pour en réclamer une autre.

– Pas question, dit Thumps en se lavant les doigts dans l'évier.

Les cadavres ne font pas toujours d'histoires. Mais en ouvrant la porte, Thumps eut le net pressentiment que celui de Buffalo Mountain en ferait, le net pressentiment aussi que la situation serait embrouillée. Le net pressentiment que ce cadavre-ci allait gâcher autre chose que son début de journée.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *DreadfulWater*

Copyright © 2002 by Dead Dog Café Productions Inc.

All rights reserved

By arrangement with Westwood Creative Artists

© Éditions Liana Levi, 2021, pour la présente édition

Couverture : D. Hoch

Photo : © BirdImages/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Un Indien qui dérange* de
Thomas King a été réalisée en avril 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0415-0)

ISBN ePDF : 979-10-349-0416-7